

Christopher Mwoleka, l'évêque aux pieds nus

A Nyabihanga, chacun salue Christopher Mwoleka lorsqu'il revient des champs à la tombée de la nuit, la houe sur l'épaule. En chemin, il s'arrête ici ou là pour bavarder un moment et boire à petites gorgées la bière épaisse de banane et de millet qu'on ne manque pas de lui offrir. Qui croirait que ce paysan aux cheveux déjà gris, dont la chemise trempée de sueur flotte sur le pantalon, est l'un des évêques les plus connus en Tanzanie ?

Un grand hebdomadaire américain l'a cité parmi les « saints » de notre temps (voir *I.C.J.* n° 497). Cet oscar en forme d'auréole a dû le faire sourire sans lui

SEULE une route en terre défoncée par les camions et les autobus bringuebalants permet d'accéder au diocèse de Rulenge. (...)

Au cœur du district, Nyabihanga est un village tanzanien comme les autres, avec sa boutique coopérative, sa maison du Parti, où flotte le drapeau vert rayé de noir de la T.A.N.U. (Union nationale africaine du Tanganyika), ses cases à murs d'argile et toit de paille alignées le long des chemins. C'est là que réside Mgr Mwoleka ; au moins quinze jours par mois, quelles que soient ses autres obligations pastorales.

Un villageois comme les autres

« Ici, assure-t-il, la vie devient pour moi plus vraie ».

Comme chaque villageois, il participe à toutes les activités de la journée. On peut le voir retourner à la houe son propre lopin de terre, planter le maïs ou récolter le millet sur l'un des *shambas* (champs)

monter à la tête. Rien ne lui est plus étranger que la vanité. Sans cet anneau d'ébène incrusté d'ivoire qu'il porte à l'une de ses mains calleuses d'agriculteur, on oublierait presque sa dignité épiscopale.

Pour lui, la mise en pratique de l'idéal socialiste du président Julius Nyerere est le plus sûr moyen d'approcher Dieu. C'est pourquoi il partage en tout l'existence des gens de son village. En le voyant vivre et en l'écoutant, comment ne pas penser aux nouveaux médecins de la Chine et résister à la tentation d'appeler Mgr Mwoleka « l'évêque aux pieds nus » ?

collectifs. Il lui arrive aussi de discuter âprement lors d'une réunion de village pour prévoir ce qu'on sèmera la saison prochaine.

Car Nyabihanga est un village *ujamaa*. C'est-à-dire que, selon la doctrine définie en 1967 par le président Julius Nyerere — le chef d'Etat de Tanzanie — ses habitants vivent et travaillent ensemble dans un esprit de grande solidarité, à la manière de la famille africaine traditionnelle. En kiswahili (langue nationale), le mot *ujamaa*, qui désigne aujourd'hui le socialisme tanzanien, veut d'ailleurs dire « famille élargie ». Chaque village est dirigé par un président, assisté d'un secrétaire. Ce dernier assure la liaison avec les instances supérieures du Parti. Mais tous les habitants ont leur mot à dire dans la gestion des affaires communales. Chaque fois que se pose un problème, ils se réunissent par groupe de dix maisons, puis envoient des délégués au conseil de village. C'est, en quelque sorte, le principe de l'auto-gestion transposé à la société rurale africaine.

Mgr Mwoleka n'est pas le président du village, pas même le respon-

sable d'un groupe de dix maisons. Il n'a donc aucune autorité de droit. Mais il est invité à la plupart des réunions, ce n'est d'ailleurs la courtoisie de ne parler qu'en son nom, sans prétendre représenter personne.

« Ils savent que je suis prêtre et évêque, confitent-ils, et ils en sont

UN SOCIALISME NON MARXISTE

D'après la Déclaration d'Arusha du 5 février 1967, qui fut soit de charte, la politique de l'Ujamaa entend reconstruire, en la modernisant, la structure de la société africaine traditionnelle. La famille en constitue l'élément majeur et la lutte des classes n'y a pas cours : c'est pourquoi le socialisme tanzanien n'est pas marxiste.

Le village *ujamaa*, qui évoque à la fois le communisme populaire chinois et les kibboutz israélien, constitue le nouveau cellule de base du système. Chaque famille y dispose d'un lopin de terre, mais tout le monde doit aussi collaborer aux travaux collectifs, notamment sur le champ communautaire.

Le président Julius Nyerere, initiateur et principal moteur d'œuvre de l'Ujamaa, est guidé par deux soucis : la priorité à l'agriculture, car 90 % des Tanzanais sont des ruraux, et l'indépendance nationale, qui ne sera réelle que lorsque le pays pourra se suffire à lui-même. Aussi chaque famille, dans chaque village, chaque région doit-elle s'efforcer de s'autosuffire par ses propres moyens, tout ses besoins alimentaires, économiques, financiers, etc. C'est ce qu'on appelle en anglais le *self-reliance*.

Outre les villages *ujamaa*, le Parti — unique, mais qui se veut aussi démocratique que possible — et un engagement adapté aux besoins du pays sont élargis les principaux instruments nécessaires à l'instauration du socialisme. Le but essentiel de l'Ujamaa est de favoriser le développement « de tout l'Ujamaa et de tous les hommes ».

heureux. Mais ils savent aussi que je partage pleinement chacune des préoccupations du village, car je suis l'un d'entre eux. Nous marchons ensemble ; nous partageons nos peines et nos joies ».

Chaque jour, quelques chrétiens assistent à la messe qu'il dit dans sa case. Le dimanche, il célèbre l'eucharistie dans une église pour les fidèles de tous les villages voisins.

Curieux homme, étrange évêque, qui paraît plus à l'aise dans une hutte de paysans que dans un palais épiscopal... Comment le définir ? « Je suis tanzanien et catholique », répond-il lui-même. Et l'ordre dans lequel il dit ces mots ne semble pas indifférent.

Christopher Mwoleka appartient à la tribu des Muhaya. Il est né en 1927 dans un village proche de Bukoba, ville principale de la rive occidentale du lac Victoria, au sud de la frontière de l'Ouganda. Quand il devient évêque, en juin 1969, cela fait un peu plus de deux ans que le président Nyerere a défini l'idéologie et les principes du socialisme tanzanien (voir encadré).

Vivre à la manière de Dieu

Dès cette époque, la conférence épiscopale s'est déjà prononcée, sans réserve, en faveur de l'idéal *ujamaa*, dont elle note la convergence avec le message évangélique. Mais Christopher Mwoleka entend aller au-delà des mots, et ne pas se contenter d'un soutien verbal. Il se lance à corps perdu dans l'aventure. « J'y suis totalement engagé, assure-t-il aujourd'hui, parce que je ne pense pas qu'il y ait de meilleure politique pour un pays comme la Tanzanie à ce moment de l'histoire ». Mais, plus encore que par conviction politique, c'est par idéal religieux que Mgr Mwoleka a choisi de vivre en village *ujamaa*. Il y voit une invitation très pressante à partager dès ce monde la vie de la Trinité.

Pour s'expliquer cela, il consulte quelques notes écrites à la hâte avant notre entretien, en s'excusant de ne pas parler anglais avec beaucoup d'aisance.

« Ça devrait être évident pour tout chrétien sérieux, estime-t-il. La vie de Dieu est une vie de communauté partagée par trois personnes... Tous les hommes qui se veulent chrétiens sont appelés à vivre cette vie de communauté en Dieu pour l'éternité. Que pourrait-il y avoir de plus passionnant que d'essayer dès maintenant de vivre de la manière dont Dieu lui-même vit ? Non pas chacun

pour soi, mais pour les autres, avec les autres. »

A ses yeux, les chrétiens devraient croire pour l'ensemble de la collectivité et non pas isolément, chacun pour soi. C'est, pense-t-il, l'essence même du christianisme, ce que l'Eglise a toujours enseigné, ce qu'il a lui-même prêché. « Il est grand temps de s'y mettre honnêtement, ajoute-t-il, voilà pourquoi je pense que l'*Ujamaa* offre une occasion en or aux chrétiens de Tanzanie ».

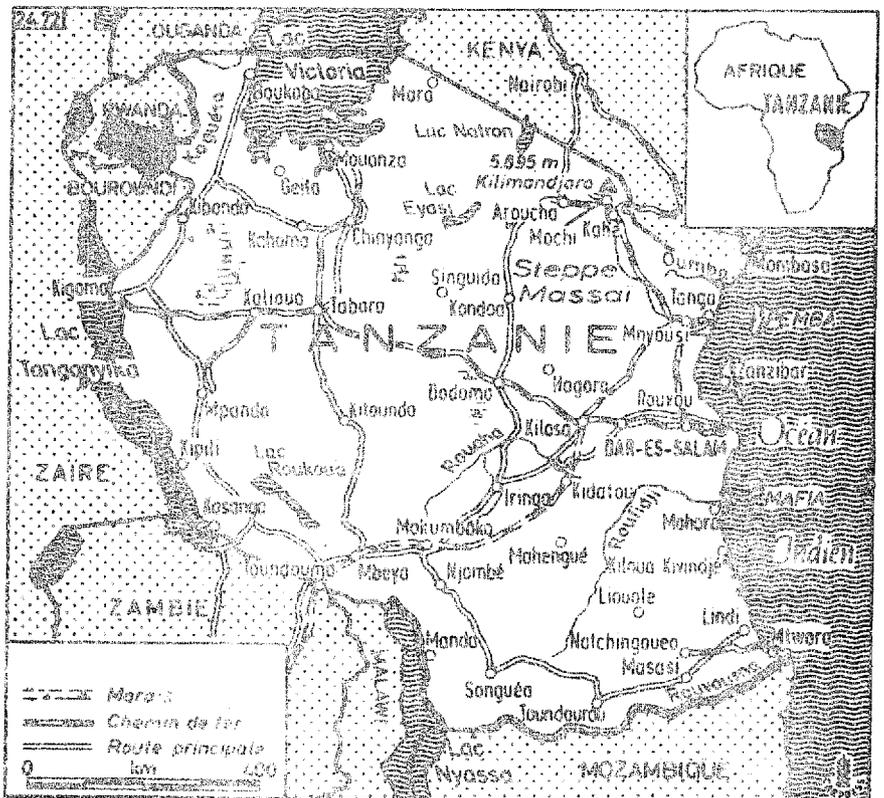
Le temps de la parole vécue

Ces derniers, toutefois, ne représentent qu'un tiers de la population du pays, la majorité se partageant de manière à peu près équilibrée entre musulmans et adeptes des religions traditionnelles. Mais, note l'évêque, « l'expérience est passionnante pour tout le monde, pas seulement pour les chrétiens ». Plus que les autres,

cependant, ils devraient jouer un rôle très spécial, non pas en prêchant la Trinité, mais en vivant à la manière de la Trinité, « une manière qui doit nécessairement toucher tout cœur d'homme ».

Pour l'évêque de Rulenge, c'est comme une révélation prophétique : voici venu « le temps de la parole vécue » : la doctrine de l'*Ujamaa* va donner à l'Eglise le moyen pratique de se mettre du côté des pauvres, comme *Populorum Progressio* et Vatican II l'y ont invité. Le président Nyerere n'a-t-il pas adopté presque le même langage que les Pères du Concile en déclarant, en 1970 : « La tâche des chefs religieux n'est pas d'essayer de dire aux gens ce qu'ils ont à faire. Ce qui est nécessaire, c'est de partager sur la base de l'égalité et de notre commune humanité » ?

Dans l'esprit de Mgr Mwoleka, le partage des biens spirituels ne peut se dissocier de celui des biens matériels et l'évangélisation va de pair avec le développement. Or, estime-t-il, l'E-



La Tanzanie est née en 1964 de l'union entre le Tanganyika (ancienne colonie allemande passée sous mandat britannique en 1918) et les îles de Zanzibar et Pemba (protectorat britannique, jadis plaque tournante de la traite des esclaves par les arabes).

Vaste comme deux fois la France (940 000 km²), elle est peuplée de quelque 15 millions d'habitants, en majorité de race bantoue. C'est, d'après l'O.N.U., l'un des 25 pays les plus pauvres du monde.

Le pays est dirigé par Julius Nyerere, 54 ans, ancien instituteur (mwilimu), qui s'appuie pour gouverner sur un parti unique, le T.A.N.U. (Union nationale africaine du Tanganyika).

Sur la carte, la flèche indique le diocèse de Rulenge.

glise a une responsabilité particulière dans ce dernier domaine. Non seulement en raison de son rôle passé, mais parce qu'elle est — avec le Parti — l'organisation qui a, de toute évidence, le meilleur contact avec la population. Aussi importe-t-il que le clergé et les cadres du Parti travaillent en collaboration étroite les uns avec les autres. Il n'est pas de problème dans la société dont les catholiques puissent se désintéresser. Mais il ne leur appartient pas de les résoudre à leur façon en concurrence avec les efforts de l'autorité séculière. En aucun cas l'Eglise ne peut disputer à l'Etat le rôle dirigeant.

Cependant, ajoute l'évêque-paysan, si l'on considère que l'Eglise doit être la « conscience de la société », il convient qu'elle participe à l'élaboration des projets de développement. Soutenir le régime ne suffit pas. Encore faut-il veiller, par un engagement constant, à ce qu'il ne fasse pas fausse route. Le président Nyerere a souvent invité les Eglises à prendre leurs responsabilités dans ce sens. Mais dès 1969, il redoutait « qu'une fois de plus elles ne laissent passer la chance de mettre en pratique ce qu'elles enseignent depuis des siècles ».

Car, au sein de l'Eglise de Tanzanie, tout le monde ne partage pas les choix de Mgr Mwoleka. Après une première période d'euphorie, la hiérarchie observe à l'heure actuelle un attentisme prudent, à l'égard de certains aspects de l'Ujamaa. Dans l'ensemble, le clergé africain se montre peu enclin à renoncer à une aisance relative (par exemple au confort d'un presbytère ou à l'usage d'une voiture), qui le privilège par rapport à la population.

Toutefois, fait observer l'évêque de Rulenge, « je dois signaler que, dans différents villages proches du mien, trois groupes de religieuses partagent la vie des habitants bien mieux que je ne le fais moi-même ». Mgr Mwoleka commence à faire des émules. Jusqu'à présent, ce sont surtout des missionnaires étrangers : quelques Pères blancs, des sœurs américaines de Maryknoll, mais aussi une équipe d'Africaines... Trois Petites Sœurs de Foucauld vont venir en Tanzanie pour vivre dans un village ujamaa et des frères de Taizé envisageraient d'en faire autant. J'ai même rencontré un Père blanc qui, après avoir vécu quatre ans de cette façon dans le diocèse de Mgr Mwoleka, s'efforce aujourd'hui d'appliquer l'idéal de l'Ujamaa dans un village du Mozambique révolutionnaire.

Dans un pays comme la Tanzanie,

où le personnel religieux est encore insuffisant et où chaque paroisse dessert entre 25 et 30 villages, le prêtre ne faillit-il pas à sa mission s'il se fixe dans une communauté restreinte ? Au nom de quoi abandonne-t-il tous ceux que, désormais, il ne visitera plus — ou presque plus ? Telles sont quelques-unes des questions que posent la plupart des prêtres qui refusent de s'engager eux-mêmes dans une telle expérience. Certes, il est souhaitable que puissent coexister divers types de ministères. Mais ce serait faire bon marché de la vocation de l'Eglise à s'incarner dans le monde que de considérer ses ministres comme de simples dispensateurs de sacrements. Ne pourrait-on, avec Mike Singleton, Père blanc et ethnologue, qui a passé trois ans dans un village du sud-ouest de la Tanzanie centrale, estimer que les prêtres ujamaa sont à la société rurale africaine ce que les prêtres-ouvriers représentent dans les pays industrialisés (1) ? On trouve en effet dans les deux expériences le même souci d'immersion totale dans le milieu ambiant. Cependant, il importe de ne pas pousser trop loin la comparaison entre deux mondes aussi différents que le prolétariat ouvrier d'Europe occidentale et la société rurale d'Afrique de l'Est...

Quelles que soient les réticences à l'égard de son mode de vie, Mgr Mwoleka semble unanimement respecté par les chrétiens de son pays. Elu vice-président de la conférence épiscopale en 1973, il était délégué au synode de Rome l'année suivante, puis au symposium des évêques d'Afrique en 1975. Depuis septembre dernier, il est chargé du laïcat au sein de la conférence épiscopale. C'est assurément la tâche qui lui convient le mieux. Car il s'efforce depuis des années de promouvoir la formation de petites communautés chrétiennes. Or, le très dynamique Conseil pour l'apostolat des laïcs en Tanzanie vient de retenir comme prioritaire la création de telles communautés de base.

Bien qu'il soit difficile d'en parler, chacun de ces groupes comporterait de cinq à quinze familles chrétiennes. Ses membres partageraient la vie de la communauté aussi intensément que possible pour devenir « non pas un ghetto, mais le moteur de la vie et de l'activité du village ». Pour le moment, l'expérience se limite à quatre diocèses (2), mais la conférence épiscopale a résolu de l'étendre à tout le pays.

Que sont, — ou que seront — ces communautés chrétiennes ? Christo-

pher Mwoleka ne le sait pas exactement. Il les sent simplement comme une nécessité d'avenir, comme une intuition : l'intuition d'un prophète.

Joseph LIMAGNE ■
in: L.C.I. mars 1976

Uruguay : Une démarche de < Justice et Paix > et d' < Amnesty International >

Au cours d'une démarche commune auprès de l'ambassadeur d'Uruguay à Paris, le 5 avril 1976, la section française d'Amnesty International et la Commission française Justice et Paix ont exprimé leur plus vive inquiétude quant aux graves violations des droits de l'homme en Uruguay, en particulier l'usage systématique et généralisé de la torture à l'encontre des prisonniers politiques, ayant déjà entraîné la mort de 26 personnes, les détentions au secret et l'absence totale des garanties juridiques.

L'attitude intolérable des autorités uruguayennes met dans l'angoisse les familles des victimes qui ignorent souvent le sort réservé à leurs parents et sont l'objet à leur tour de menaces et de poursuites.

Ces accusations ont été rassemblées dans le document Uruguay publié par la section française d'Amnesty International qui avait été préalablement envoyé à l'ambassadeur.

Le représentant de la Commission française Justice et Paix a remis copie à l'ambassadeur d'une lettre de Mgr Ménager (Reims), président de la Commission, destinée au président Bordaberry, président de la République d'Uruguay.
in: La Croix, 11.12/4/1976

... et au Luxembourg ?

